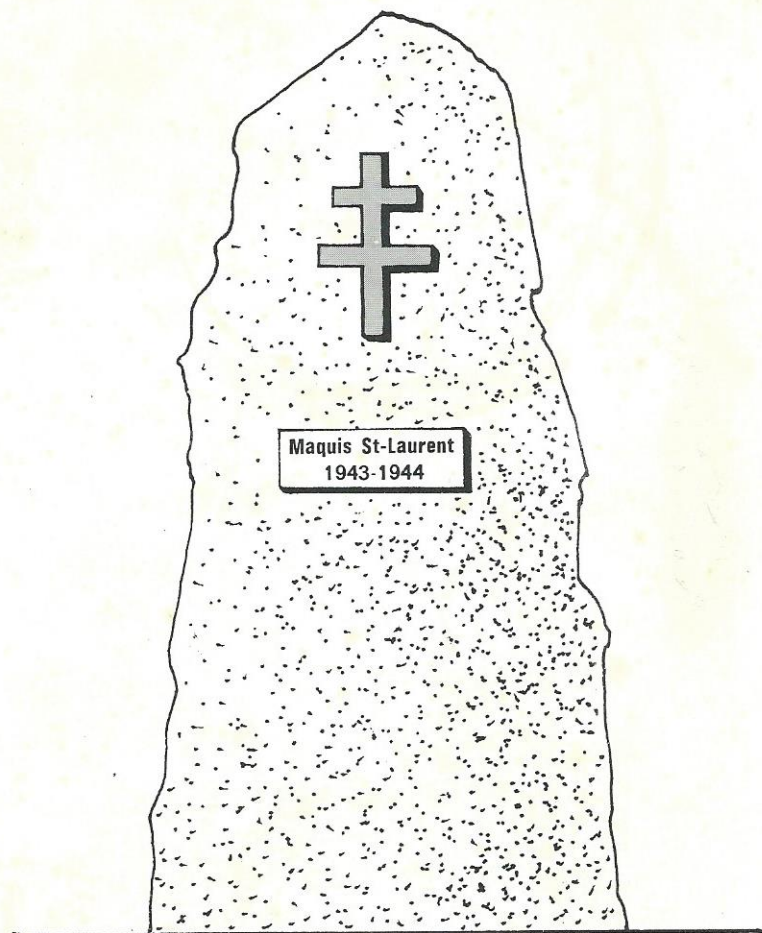




LES MAQUIS DE SAINT-LAURENT

SOUVENIRS DE LA LIBERATION

REGION DE MORLAIX

Avant-Propos



Cette brochure n'a pas la prétention de raconter l'histoire de toute la Résistance dans la région de Morlaix, mais simplement de relater quelques faits dûment contrôlés concernant la création et l'organisation des maquis de Saint-Laurent, de rappeler les principales actions entreprises contre l'occupant par les commandos F. F. I. et F. T. P. qui partaient de la vallée du Douron. Son but est aussi de faire savoir aux jeunes générations pourquoi se sont trouvés réunis dans le risque et trop souvent le sacrifice, tant d'hommes et de femmes de tous les horizons. C'est qu'il s'agissait de la Libération de la France comme Corps et comme Esprit, alors que triomphait, chez elle et contre elle, des forces animées du mépris de l'idéal de liberté qu'elle incarnait.

Les survivants expriment leur reconnaissance aux camarades des maquis, des réseaux, des groupes indépendants qui ont accepté de faire le sacrifice de leur vie pour la signification profonde d'un engagement qui donnait à l'espérance le visage de l'effort et du don de soi.

Le Comité,

L'APPEL DU 18 JUIN 1940

Comme un tonnerre fracassant
Comme une trompette de guerre
Claque l'Appel et, frémissant,
L'homme se lève enfin de terre !

Il se dresse et laisse tomber
La honte et la noire amertume,
Car cet appel vient l'adouber
En preux soldat du front de brume !

Il va partir ! il faut partir
Vers le rivage d'Angleterre
Et tout son être de frémir
« Adieu la France ! Adieu ma mère ! »

Si Dieu permet je reviendrai
Par la victoire de nos armes
Moi, demain, je bataillerai,
Cachez vos pleurs et vos alarmes !

Et de Bretagne, avec ferveur
Ils sont partis, nombreux mes frères
Bravant l'Iroise et le Fromveur
Vers d'autres cieux, vers d'autres terres.

Ils sont allés grossir là-bas
Les bataillons de reconquête,
Modernes chevaliers d'Assas,
Preux d'aujourd'hui en folle quête !

Car la voix par-delà les mers,
A rassemblé les fils de France
Pour crier à tout l'univers
Qu'un peuple vit par l'Espérance !

Voix prophétique de soldat
Pour qui l'honneur est une école.
Voix qui domine le trépas
De son grand nom : Charles de Gaulle.

J. Saout
Henvic.

(suite de l'Appel de Juin 1940)

... « Il faut que la FRANCE, ce jour-là, soit présente à la victoire...
... Voilà pourquoi, je convie tous les Français, où qu'ils se trouvent,
à s'unir à moi dans l'action, dans le sacrifice et dans l'espérance ».

10 Juin 1940,

Charles de GAULLE.

L'annonce de la demande d'armistice nous laisse désespérés dans ce lycée breton que nous devons d'ailleurs évacuer immédiatement. Renvoyés dans nos familles, c'est encore pour constater que l'ennemi s'installe partout.

Dès ce moment, du moins pour les jeunes gens qui avaient le privilège d'habiter près des côtes, la question s'est posée simplement, mais brutalement de savoir quelle était l'attitude à adopter : accepter la défaite ou partir pendant qu'il était encore possible de le faire sans trop de difficulté.

Le 23 juin 40, nous sommes une vingtaine d'adolescents, scrutant la mer ; un chalutier mouillé dans le chenal pour quelques heures, le patron décide de rejoindre l'Angleterre ; il nous prendra volontiers à son bord. Et nous embarquons, quittant ce petit port en chantant la Marseillaise. Oh non, pas pour narguer l'occupant que nous laissons derrière nous, mais bien plutôt pour nous donner du courage et très probablement pour affermir notre décision, encore mal assurée, de rejoindre l'armée française qui se reforme de l'autre côté de la Manche.

Lorsque l'on examine bien sincèrement les raisons qui ont motivé notre attitude de Juin 40, nous devons reconnaître qu'à 18 - 20 ans, aucun de nous n'a immédiatement perçu toute la portée, mesuré les conséquences de sa décision. Aucun de nous n'a pesé froidement le pour et le contre, la situation était tellement confuse, incertaine, que nul ne pouvait juger sereinement les événements.

Mais une chose était certaine, et cela au moins nous en étions tous conscients en ce mois de Juin 40 : l'ennemi séculaire est là, dans notre lycée, dans notre village et probablement pour longtemps. D'un autre côté, un général Français nous invite à le suivre « sur le chemin de l'honneur et de l'espérance ».

Et c'est ainsi que nous nous sommes sentis poussés par un secret, instinct qui nous destinait à cette entreprise sans précédent : quitter sa famille, son pays, accepter l'exil volontaire pour revenir un jour, les armes à la main, et bouter l'ennemi hors de chez nous.

Dès lors notre destin était fixé et il est possible que dans certaines circonstances particulières nos choix sont faits en nous et parfois un peu sans nous. En vérité, pour beaucoup d'entre nous, les circonstances nous ont trouvé mûrs pour prendre cette décision à ce moment précis.

Alors que certains, avec une sérénité ou un découragement qui déconcertent, ont froidement rejeté l'idée de reprendre le combat, soit qu'ils ne le pouvaient réellement pas, soit que cette idée les contrariait ou simplement laissait peser une légère hypothèque sur leur situation, leur avenir, il ne faut cependant pas conclure que nous sommes partis parce que nous n'avions rien à perdre. Nous allions risquer notre jeunesse, notre vie, et, cela aussi, nous le savions clairement.

Pour nous, à notre âge et dans notre insouciance, notre inexpérience et parfois notre ignorance des motifs qui font agir les hommes, nous n'avons pas calculé notre engagement qui fut total. Certes nous n'étions pas encore tout à fait des hommes, tout au plus des adolescents à la foi ardente, épris de l'idéal pur et désintéressé de la jeunesse.

Et nous avons rejoint la France Libre, en pensant aux combats, aux sacrifices que nous aurions à consentir, mais nous avions déjà une certitude, une foi inébranlable en la victoire finale.

Le 14 juillet 40, à LONDRES, c'est notre premier contact avec le Général de Gaulle, à l'occasion du premier défilé de la France Libre. Combien ce défilé fut émouvant ; seuls ceux qui en furent les acteurs peuvent en mesurer l'intensité.

Ce jour-là, nous étions 1.500 volontaires « sur une terre étrangère, toute la fortune et l'espérance de la France » déclara le Général de Gaulle après la cérémonie. Nous étions venus à la rencontre de notre chef : d'emblée il sut galvaniser nos ardeurs et dégager le sens profond de la mission qui nous attendait.

« Et déjà sur le sol de FRANCE aussi, dans des conditions combien difficiles, d'autres Français en communion d'idée avec nous, entreprennent également la résistance à l'occupant. Leur attitude, leur détermination furent pour nous un réconfort et un encouragement dans notre combat contre l'ennemi ».

Quand, avec quelques poignées de camarades, on a été de cette première heure, et quand on a connu cette ardeur, cette soif de bataille qu'ils avaient, que nous avions, on doute fort qu'on puisse les retrouver un jour chez d'autres avec une telle surabondance, avec un tel gaspillage.

En ce jour du souvenir, à SAINT-LAURENT, avec nos amis les Maquisards et Résistants de la Région de Morlaix, nous dédions ces quelques lignes à tous les résistants et, tout particulièrement, au Morlaisien qui fut le type même du jeune Français Libre, compagnon de la première heure, volontaire désintéressé et combattant valeureux :

notre camarade Paul QUELEN

prématurément enlevé à l'affection des siens et à celle de toute la famille des Résistants de la Région de MORLAIX.

Les F. F. L.



LE CHANT DES PARTISANS

Ami, entends-tu le vol noir des corbeaux
dans nos plaines ?

Ami, entends-tu les cris sourds du pays
qu'on enchaîne ?

Ohé ! Partisans, ouvriers et paysans,
c'est l'alarme.

Ce soir l'ennemi connaîtra le prix du sang
et des larmes.

Montez de la mine, descendez des collines,
Camarades

Sortez de la paille les fusils, la mitraille,
les grenades

Ohé ! les tueurs à la balle ou au couteau,
tuez vite

Ohé ! saboteur, attention à ton fardeau,
dynamite

C'est nous qui brisons les barreaux des prisons
pour nos frères.

La haine à nos trousses et la faim qui nous pousse,
la misère.

Il y a des pays où les gens au creux des lits
font des rêves

Ici nous, vois-tu, nous on marche et on tue
ou on crève

Ici chacun sait ce qu'il veut, ce qu'il fait
quand il passe

Ami, si tu tombes, un ami sort de l'ombre
à ta place

Demain, du sang noir séchera au grand soleil
sur les routes

Chantez, compagnons, dans la nuit la Liberté
nous écoute.

Les premiers pas de la Résistance

Libération-Nord dans la Région de Morlaix

La Résistance, il l'avait commencée en 1940 en sauvant des soldats polonais qui fuyaient devant les troupes allemandes et cherchaient à gagner Le Croisic pour s'embarquer vers l'Angleterre et continuer la lutte. En faisant rentrer dans leurs foyers les blessés qu'il soignait à l'hôpital de Saint-Gildas-des-Bois et pour leur éviter d'être repris en portant sur les registres de l'hôpital en face de chaque nom le mot décédé, en se faisant, dès son retour à la vie civile, le propagandiste du général qui à Londres affirmait que « *la France avait perdu une bataille, mais n'avait pas perdu la guerre* ». Qui était ce Morlaisien qui n'avait jamais accepté la défaite ? Vous l'avez tous reconnu : c'était le futur commandant Noël. Sa propagande, en raison de l'étalement de sa clientèle, allait s'étendre au Nord jusqu'à la mer, au Sud jusqu'aux Monts-d'Arrée, à l'Est jusqu'aux limites des Côtes-du-Nord, à l'Ouest jusqu'aux confins des cantons de Landivisiau et de Saint-Pol. Cela n'était pas suffisant, il fallait s'organiser et, dans ce but, prendre contact avec les dirigeants de la Résistance en Bretagne.

Nous étions en 1941, et le poids de l'Occupation se faisait déjà cruellement sentir.

Un ami, M. Dupoux, professeur d'histoire naturelle au lycée de Morlaix lui fit savoir qu'il cherchait lui aussi des contacts et qu'il avait, à Rennes, deux amis professeurs de Facultés qui pouvaient, peut-être, leur ouvrir le chemin. C'est donc par Rennes que tous deux commencèrent leurs investigations. La Gestapo y sévissait déjà durement et, dans le climat qui régnait alors dans la capitale bretonne, ils étaient suspects au premier chef, aux braves gens, avec qui ils prenaient contact. Ils revinrent donc à Morlaix, sans avoir pu obtenir le moindre renseignement.

Puis un jour, ils trouvèrent tout près ce qu'ils étaient allés chercher si loin. Fin 1942, son ami professeur lui fit faire la connaissance d'un citoyen de Plouigneau : M. Cadiou, minotier, à Tromorgan.

Ce dernier leur apprend qu'il est en relation avec le député de Morlaix, M. Tanguy-Prigent, qui en 1940 avait refusé de voter les pleins pouvoirs au Maréchal Pétain, avait été arrêté, puis libéré. Tous deux s'occupent de l'organisation de la Résistance Bretonne.

Il leur apprend aussi que le chef départemental de l'armée secrète des Côtes-du-Nord est un certain Richard, demeurant, 53, Boulevard Clemenceau, à Saint-Brieuc.

A l'annonce de cette adresse, le docteur Le Janne, alias commandant Noël, tombe des nues car cet immeuble est habité par un de ses beaux-frères : Adolphe Vallée.

Dès le lendemain, accompagné de M. Cadiou, il prend la route de Saint-Brieuc et sonne au 53.

C'est bien son beau-frère qui vient lui ouvrir et lui demande « *que viens-tu faire ici* » ?

— « *Nous cherchons le commandant Richard* ».

— « *C'est moi* ».

Les deux visiteurs en sont tout éberlués !

Le commandant Richard leur donne l'adresse du chef des résistants du Finistère : Mathieu Donnard, alias colonel Poussin, ingénieur à la compagnie des eaux de Brest.

Quelques jours plus tard, Poussin, prévenu par Richard, déjeunait chez le docteur en compagnie de M. N. Cadiou et Jean-Louis Rolland, maire de Landerneau.

M. Poussin demanda au docteur de lui ménager une entrevue avec quelques camarades résistants, choisis pour leurs qualités militaires en vue de devenir des chefs. Une réunion fut organisée chez le commandant Noël.

Y assistaient :

- M. Louis Guizien, officier de 1914, récemment rapatrié d'Allemagne.
- M. François Le Gac, ancien lieutenant au 33^e colonial.
- M. Léna, professeur au lycée de Morlaix, chef local du mouvement « Défense de la France ».
- M. Alexandre Marzin, aviateur, rentré dans ses foyers à la suite d'un accident d'aviation dont il avait été victime au cours d'un vol en Indochine.

Poussin était accompagné d'un officier d'état-major, le colonel Fontferrier, alias Rossignol, ce qui fit dire à Madame Le Janne s'adressant à son mari : « *et toi, quel nom vas-tu porter dans cette volière* » ?

Poussin et Rossignol demandaient au docteur Le Janne de prendre le commandement de l'armée secrète Libé-Nord de la région de Morlaix, avec comme chefs adjoints : M. Guizien, M. Le Gac, M. Léna, M. Marzin.

La Résistance organisée était née à Morlaix.

Il y avait beaucoup de volontaires pour l'armée secrète, mais pas d'armes. Ils restaient donc chez eux ou dans les fermes, prêts à rejoindre les lieux indiqués au moindre signal. Deux groupes de jeunes, des collégiens pour la plupart, s'étaient formés l'un à Plougasnou sous le commandement de M. Bescond, l'autre à Plourin sous les ordres de M. Gildas Lebeurier. Cela alla très mal pour le groupe Bescond qui fut en partie détruit et dont le jeune chef fut fusillé. Celui de Gildas Lebeurier échappa à la destruction et fut l'un des groupes le plus dur et le plus sûr de la Résistance.

La commune de Plourin, refuge du commandant Noël et du groupe « d'Action Directe » allait payer un lourd tribut à la libération de notre région : Le Borgne Yves, Aridon Henri du bourg, les frères René et François Jacq de Kervafou, « Jeannic » du Fumé, Jean Ropars du Moulin de Cuzuliec, Auguste Quémener tué au Huelgoat, Jean-Yves Herry, disparus, tués ou fusillés par les Allemands. Jean Le Lay, déporté. La ferme de Lamprat brûlée. Plusieurs autres personnes arrêtées et torturées.

Le Groupe Justice F.T.P.

(E. LE LUC)

La fondation du groupe « Justice », corps franc F.T.P., remonte à juin 1942.

Il était dirigé par Caron Henri, dit « William », et avait son P.C. dans un local mis à sa disposition par Mme Vve Mahéo et M. Frelin.

La première mission du groupe consistait à faire de la propagande contre l'occupant, par voie de tracts et d'affiches. Ces tracts étaient tapés à la machine à écrire et distribués par les personnes affiliées au groupe. Plus tard, ils furent remplacés par un petit journal « Le Combattant », qui prit ensuite le titre de « Franc-Tireur ». Il était diffusé par plusieurs boîtes aux lettres créées dans la région de Morlaix, Brest, Commana, Plounéour-Ménez, Saint-Sauveur, Sizun, etc...

Très vite, des actions directes contre l'occupant, furent entreprises : fabrication de cartes d'identité pour les réfractaires du S.T.O. et les maquisards, service de placement pour permettre aux jeunes d'échapper aux réquisitions allemandes, camouflage de familles juives, vouées à la déportation.

Sabotage des voies ferrées à Saint-Martin, Saint-Eloi, des lignes téléphoniques, des écluses de Morlaix, attaque de la prison Saint-Charles à Quimper pour libérer des camarades prisonniers, attaques de patrouilles allemandes, exécution de miliciens à la solde de l'occupant, formation et instruction de petits groupes de résistants, en liaison avec les responsabilités militaires F.T.P.F. et le commandant Noël des F.F.I.

Le 8 août 1944, les rescapés du groupe participèrent à la libération de Morlaix, faisant 9 prisonniers et arrêtant, à Saint-Martin, 2 miliciens français chargés, grâce à deux postes émetteurs, de renseigner les Allemands sur la marche des troupes alliées.

PERTES DU GROUPE :

Caron Henri, dit « William », fusillé à Penmarc'h.
Pontet Robert, dit « Bob », fusillé à Rennes.
Bourdoulous Paul, fusillé à Angers.
Le Luc Maurice, fusillé à Angers.
Prigent Maurice, mort en déportation.
Rothchild Albert, dit « Dany », fusillé à Sizun.
Gautier Pierre, fusillé à Saint-Marc-du-Désert.
Michensky Pierre, dit « Le Polonais », fusillé à Brennilis.
Paul Le Gac, abattu au Boiséon.

Morlaix sous les Bombes (le 29 Janvier 1943)

Trente ans déjà ! Les Morlaisiens qui ont vécu cette tragique journée ne peuvent l'oublier, même si les souvenirs s'estompent comme le visage des êtres chers anéantis en quelques secondes. Ce 29 janvier 1943, reste la journée la plus meurtrière que connut l'histoire de Morlaix. En effet, si en 1522 et dix ans plus tard en 1532, les Anglais effectuèrent par mer des invasions de Morlaix, pillèrent la ville, massacrant beaucoup d'habitants, ces raids furent moins meurtriers que le bombardement aérien de 1943. Ils furent surtout plus espacés dans le temps, or en ce vendredi 29 janvier, les bombes tuèrent en quelques minutes plus de 80 personnes pour la moitié, des enfants.

Il était 14 heures 15 lorsque la ville qui se prélassait sous un soleil avant-coureur du printemps sortit en sursaut de sa torpeur, sous les « flacs » de la D.C.A. Quelques instants plus tard, les sinistres hurlements des sirènes placées sur l'Hôtel de Ville, la Manufacture des Tabacs, le Collège des garçons à Kernéguès — qu'occupaient les soldats de la Luftwaffe — appelaient la population à se mettre à l'abri.

Il faut bien le dire, les alertes étaient fréquentes, mais comme généralement les avions passaient haut dans le ciel, se dirigeant vers Lorient, Nantes, Saint-Nazaire ou encore venant mitrailler l'aérodrome de Ploujean. la majorité des Morlaisiens se contentait de lever le nez, ne pensant pas courir le moindre danger. Les jeunes surtout regardaient avec sympathie les avions alliés, faisant souvent un V de la main aux aviateurs les survolant à quelques milliers de mètres. Cependant, au centre ville, quelques prudents rentrèrent dans les abris de rondins construits sur les places Thiers (à l'époque) et Cornic, où disciplinés les soldats allemands qui déambulaient dans les rues, se précipitèrent. D'autres habitants, placidement, interrogeaient le ciel. C'est à ce moment que le drame se produisit.

Une première vague de six avions, piquant sur le viaduc — car contrairement à toute attente, c'est lui qui était visé — lâcha ses bombes. Elles explosèrent dans un fracas de tonnerre. Alors que les nuages de fumée grise montaient dans un ciel d'azur, une seconde vague de six bombardiers largua son chapelet achevant de meurtrir la ville. Et, tandis que onze bombardiers repartaient, car l'un d'eux avait été touché par la D.C.A., le drame apparaissait au fil des minutes dans toute son horreur.

Quarante trois bombes étaient tombées : deux avaient atteint leur objectif touchant la quatrième arche du viaduc — côté Paris — et une pile. L'arche était coupée aux deux tiers. Mais les autres bombes explosèrent sur l'église et la sacristie de Saint-Melaine, au Créou, au Calvaire, à Pénanrue, au cimetière Saint-Charles — où furent tuées des personnes assistant à un enterrement — place Thiers, à Saint-Martin et sur l'école Notre-Dame de Lourdes.

C'est là que le drame atteint son paroxysme, les bombes s'étant écrasées sur la classe enfantine de l'école, tuant 39 petits enfants de 4 à 7 ans et Sœur Saint-Cyr, la religieuse enseignante. D'autres furent blessés, plus ou moins grièvement.

Les secours s'organisèrent très rapidement dans les divers quartiers. A l'école Notre-Dame de Lourdes, accouraient les parents affolés car la terrible nouvelle s'était rapidement répandue dans le quartier de Saint-Martin. Des papas et mamans, fous de douleur, recherchaient dans les décombres des corps mutilés, tentaient de reconnaître le bambin qui quelques heures plus tôt faisait la joie de la maison. Deux familles perdirent chacune un petit garçon et une petite fille dans ce bombardement. Plusieurs enfants ne purent être identifiés et, au cœur de la ville, gisaient aussi pêle-mêle place Thiers, plusieurs corps de riverains et de passants.

Une quarantaine de blessés furent transportés au Collège de jeunes filles qui servait d'hôpital — l'autre étant en grande partie réquisitionné par les occupants. La plupart des blessés furent transportés par des véhicules roulant au gazogène et, comme ils ne pouvaient monter l'abrupte côte du Château, ils étaient brancardés jusqu'au Collège où médecins, religieuses, infirmiers et infirmières s'affairaient pour sauver leurs vies.

Il est à signaler que les soldats allemands ne s'occupèrent nullement de la population civile, s'empressant seulement auprès des leurs. Ils auraient eu une dizaine de tués mais plusieurs dizaines de blessés.

Les blessés secourus, les hommes de la Défense Passive, les sapeurs-pompiers, aidés de nombreux volontaires, de douze marins venus de Brest, de jeunes gens de Carantec se mirent en devoir de débayer les rues, de fouiller les décombres pour sauver ce qui pouvait encore l'être. Le bombardement avait touché 150 immeubles : 20 totalement détruits ou irréparables, 40 sérieusement endommagés, 90 ayant subi des dégâts divers.

Quant au viaduc, il se trouvait inutilisable, mais pour quelques jours seulement, car dès le 8 février, après une réparation de fortune, le train pouvait le franchir sur une seule voie.

Ce raid éclair de la R.A.F. fut le seul — mais ô combien douloureux — bombardement que subit Morlaix.

Michel LE BARS.

Les Otages Morlaisiens

Nuit du 24 décembre... Noël triste de 1943. Le message de paix est reçu dans le secret des foyers morlaisiens avec ferveur certes, mais la crainte rôde au son des bottes allemandes.

De grands préparatifs de réveillon ont été faits à la Soldatenheim, rue de Brest. Les officiers et les soldats feldgrau vont s'empiffrer de choucroute et de saucisses, de gâteaux arrosés de mousseux.

Une main restée inconnue mettra le trouble dans la vaisselle de ces « Messieurs » en y jetant une grenade qui fera un blessé sérieux et 16 blessés légers. La bile des convives, tous vins cuvés, se réveille le lendemain et explose deux jours plus tard sur les ordres venus d'en haut.

Le 26 au matin, des troupes allemandes, commandées à l'extérieur, patrouillent dans les rues de Morlaix mal réveillées. Les soldats pénètrent,

l'arme au poing, dans les maisons, obligeant les hommes à sortir et à les suivre. Plus de 300 hommes de 18 à 35 ans seront bientôt groupés sur la place Thiers.

Rue Gambetta, quelques forcenés se ruent dans l'immeuble portant le n° 37, où se trouvent M. Daniel Le Hir et sa famille. La soldatesque, ivre de rage, met le feu au salon, et l'incendie ravage la bâtisse sans que les pompiers soient autorisés à intervenir.

A 13 heures, après vérification sommaire des papiers, une soixantaine de personnes triées parmi celles qui avaient été rassemblées, place Thiers, sont emmenées vers le camp de Ploujean. Sept personnes sont mises à part pour être conduites à la prison de Créach-Joly. Le reste est remis en liberté.

Le 3 janvier, à 15 heures 30, les prisonniers du camp étaient dirigés sur la gare où trois wagons les attendaient ; à 17 heures 30, un train les emmenait vers Compiègne. Le chant scout « Ce n'est qu'un au revoir mes frères... » tombait du haut du viaduc comme un hymne funèbre.

Hélas ! des 59 otages ainsi arrachés à leurs foyers, bien peu sont revenus.

Quatre s'évadèrent durant le transfert de Compiègne vers l'Allemagne.

Contribution à l'histoire du Maquis Saint-Laurent

Avant le débarquement, les troupes ennemies en Bretagne comprenaient, selon les renseignements dont nous disposions alors :

- Une division à Rennes, probablement la 17^e SS Panzer Grenadier.
- La 721^e Division d'Infanterie à Dinan.
- Des éléments de la 5^e Division de Parachutistes à l'Ouest de Rennes.
- La 25^e Division d'Infanterie à Vannes.
- La 265^e Division d'Infanterie à Lorient.
- La 3^e Division de Parachutistes dans la région de Carhaix-Morlaix.
- La 358^e Division à Morlaix.
- La 343^e Division d'Infanterie au Nord-Ouest de Brest.
- La 266^e Division d'Infanterie dans la région de Saint-Brieuc-Guingamp.

En plus de ces grandes unités, il existait une forte implantation de la Luftwaffe, de la Kriegsmarine, de la Feldgendarmerie et des services de l'Abwehr et de la Gestapo.

C'est en présence de cette force considérable de plus de cent mille hommes que le mouvement « Libération Nord » créé par Christian Pineau et Jean Texier, dès fin 1940, luttait alors comme tous les autres mouvements de résistance pour se protéger, harceler l'ennemi, renforcer son organisation en vue du soulèvement général, qui dans la conception stratégique des alliés devait coïncider avec le débarquement du 6 juin 1944.

Ni la topographie du pays, ni la densité des forces ennemies ne permettaient raisonnablement la formation de Maquis à gros effectif dans la région. En outre, ces deux facteurs rendaient extrêmement scabreuses et hasardeuses toutes les opérations de parachutage d'importance.

Lorsqu'au début de juin 1944, l'ordre N° 3 du Colonel Poussin, chef départemental, enjoignit aux unités de prendre leurs dispositions en vue d'une action généralisée, le « Groupe Action Directe » à la disposition de l'Etat-Major du Commandant Noël, chef pour le Finistère-Nord, rejoignit à effectif réduit (en fonction de l'armement disponible) ses bases déjà établies dans la zone Plourin, Le Cloître, Lannéanou et mit en place son réseau de soutien et de renseignements.

L'ordre général de prise de Maquis fut donné aux mouvements de résistance, et, de nombreux volontaires rallièrent la zone, où le Commandant Alexandre Marzin, chef militaire, avait lui-même établi son poste de commandement.

Mais les parachutages avaient été capturés par l'ennemi. Le manque d'armes imposa au commandement de donner l'ordre aux hommes de se disperser et, malheureusement, beaucoup de volontaires n'eurent d'autres ressources que de réintégrer leurs foyers. Événement tragique de ce premier rendez-vous manqué au maquis : l'arrestation, au manoir de Pen-a-Vern en Sainte-Sève, de quatre patriotes : Hervé et Jacques Olivier, Marcel Le Bert et René Morvan de Carantec, ainsi que de François Trévien le fermier et de son domestique André Corvez. Ce dernier et les quatre jeunes gens furent exécutés le jour même à Saint-Brieuc. Du fermier, on n'a jamais eu de nouvelles.

Après une courte période d'affolement initial l'ennemi se ressaisit et la Gestapo, qui, vraisemblablement, avait « pénétré » certaines organisations, lança plusieurs opérations ponctuelles, dont l'une conduisit à la capture du Commandant Marzin, que nul ne revit plus jamais.

Cette perte cruelle que suivit la disparition de plusieurs dirigeants de l'organisation et la mise hors-course de la mission de liaison alliée, à la suite des parachutages perdus de Quinoualac'h-Berrien et de Carhaix porta un coup sensible à notre structure, et, de nouveau, alors que nous rêvions déjà de combats au grand jour et de victoires, nous redevînmes les proies désignées, comme pendant les quatre années précédentes de « la longue nuit ».

L'ordre général à la résistance bretonne, appuyée par le Deuxième Régiment de Parachutistes SAS de la France Libre — parachuté entre le 6 et le 20 juin dans les Côtes-du-Nord et le Morbihan — était de fixer le maximum de troupes allemandes. Malgré notre extrême faiblesse de moyens, nous nous sommes alors efforcés d'y apporter notre contribution, parant au mieux les coups qui pleuvaient, tachant d'y répondre autant que faire se peut et d'agir au mieux pour réorganiser le dispositif, rétablir les liaisons, armer nos camarades moins heureux que nous.

En juillet, l'Etat-Major allié et celui des F.F.I. à Londres, prirent la décision de fournir aux Forces françaises de l'Intérieur bretonnes un encadrement d'appoint et des liaisons plus élaborées en vue d'accélérer l'armement de vingt mille combattants pour une seconde insurrection générale fixée au 3 août.

Dans cette perspective, quinze équipes Jedburghs furent parachutées au début de juillet.

L'équipe commandée par le Capitaine Marchand, réceptionnée dans la région de Plouyé, avait pour mission de « traiter » la zone Nord-Finistère et elle arrêta, avec les chefs de la Résistance, l'action à entreprendre :

- Cessation temporaire de toute action de guérilla et de sabotage pour ne plus éveiller l'attention de l'ennemi.
- Armement au maximum de volontaires.
- Recherche de bases dans les zones permettant des actions à revers contre les défenses côtières de la baie de Lannion et de Morlaix, peut-être en vue d'un nouveau débarquement.

C'est ainsi que nous aboutîmes, fin juillet, à cette vallée du Douron, qui se présentait comme la voie naturelle vers nos objectifs et dont nous partageâmes les couverts, de bois, de bruyères et de genêts en fleurs avec nos camarades F.T.P., établis sur le versant Est de la vallée.

En cette fin de juillet 1944, les événements s'accéléraient prodigieusement vite, mais nous pûmes cependant un beau matin, après bien des difficultés, donner à plus de quatre cents de nos camarades « l'arme au bout de laquelle était la Liberté ».

Qui oubliera la joie qui se devinait dans les yeux et dans les cœurs ce jour-là ? Et pourtant, parmi ces hommes, il en était qui n'avaient plus que quelques jours, que quelques heures à vivre avant de tomber à leur tour.

C'est à ce moment que nous apprîmes la mort de notre camarade François Lever, tombé dans les rangs des F.T.P. à Châteauneuf-du-Faou. Il avait été notre compagnon au début de notre action clandestine avec Paul Le Gac, tué au Boiséon en Lanmeur, et Guy Pape, mort sur le chemin de la déportation. Il nous avait quitté, avide d'action, recherchant toujours l'endroit où il croyait que le combat serait le plus dur. Nous avons alors pensé que le Groupe d'Action Directe de « Libération Nord » pour notre zone, devait porter le nom de François Lever.

Les unités qui rejoignirent la base de Saint-Laurent sur les pentes de la vallée afin de recevoir leur armement, ne présentaient pas toutes une organisation parfaite, et le Groupe d'Action Directe dut se diviser pour contribuer à l'encadrement des volontaires.

Le bataillon qui fut formé alors, sous le commandement du Commandant L., et auquel appartenaient d'autres unités de « Libération Nord » prit le nom de « Bataillon d'Ornano », en souvenir du Lieutenant-Colonel Colona d'Ornano, qui mena en 1941 dans le désert de Libye, le premier combat victorieux des Forces Françaises Libres et tomba devant Mourzouk.

Les détachements, dès que les opérations d'armement furent terminées, se dirigèrent vers leurs objectifs respectifs : la zone côtière et la route nationale n° 12... et lorsque le 8 août 1944, l'avant-garde de la 6^e Division Blindée américaine engagea le combat pour pénétrer dans Morlaix, son infanterie, pour partie, était constituée de volontaires de « Libération Nord ».

Ainsi, Morlaix, dut aussi sa libération à des enfants de la ville.

Mais la boucle n'était pas fermée et beaucoup décidèrent que leur mission ne prendrait fin que lorsque le sol du pays serait totalement libéré. Tandis que les marins, sous le commandement de Bob Tromeur, rejoignaient devant Brest, l'unité marine formée sous l'impulsion du Commandant Georgelin, deux cent quarante volontaires du Maquis formèrent la compagnie anti char du 118^e Régiment d'Infanterie, qui prit position au nord de Pont-Scorff sur la poche de Lorient.

Le 10 décembre 1944, la deuxième section, commandée par Emile Guéguen, fut l'une des unités qui se distinguèrent tout particulièrement en repoussant victorieusement la tentative ennemie de percée du front et lui infligea des pertes considérables.

La modeste contribution que nous avons apportée à la libération de notre pays ne fut pas le résultat de l'élaboration d'un système matérialiste et de techniques particulières. Seulement, il y avait à la base une grande foi conjuguée d'un désir obsessionnel de Liberté, mêlée à une volonté toujours renouvelée d'action.

Notre force prit ses racines essentiellement dans ces valeurs, et les pertes, aussi cruelles furent-elles, n'aliénèrent jamais la volonté d'agir qui se renforçait et se durcissait au contraire avec le sang et les larmes.

Dans cette période de juin à août — la plus dure sans doute pour nous, alors qu'une lueur de liberté était enfin perceptible au bout du long tunnel — beaucoup de nos camarades tombèrent sous les coups de l'ennemi et, en particulier, des agents de la Gestapo et des traîtres à son service.

Ceux-là menèrent dans l'isolement de leurs cellules et des chambres de tortures un combat solitaire, le plus dur de tous les combats, sans aucun espoir pour eux-mêmes, seulement pour protéger leurs camarades, pour protéger l'organisation, et toujours nous avons bénéficié du délai convenu de 24 heures après une arrestation pour modifier notre dispositif.

Merci à eux, car si nous sommes en vie, nous le devons plus particulièrement à ceux qui sous la torture ne parlèrent pas.

Sur la côte sauvage, entre Primel et Plestin-les-Grèves, nous avons dressé un menhir, dont la silhouette se découpe aujourd'hui sur le ciel face à la baie de Lannion.

De ce lieu, on peut deviner l'immense plage de Saint-Michel-en-Grève, où au début d'août 1944 des dizaines de gros L.S.T. de transport de la flotte alliée vinrent s'échouer pour débarquer renforts et matériel destinés aux Forces engagées en combat. Les gros galions modernes étaient arrivés sans coup férir. Le mur de l'Atlantique avait perdu ses occupants. La dernière mission qui nous avait été assignée au Maquis trouvait là son couronnement et son symbole.

Peut-être alors, les âmes de nos camarades erraient-elles aux alentours du trou, que marque maintenant la pierre dressée, où l'ennemi avait jeté leurs corps mutilés et meurtris, et pouvaient-elles contempler ces navires de la Liberté enfin venus... et alors le message des âmes, retransmis de place en place, là où des hommes étaient tombés apprit-il à leurs mânes que la mission était remplie et qu'ils pouvaient dormir en paix.

Les vieilles légendes bretonnes racontent que les âmes des morts reviennent parfois sur la lande et que certains entrent en communication avec elles autour des menhirs.

Ce jour, où nous serons réunis autour du menhir de Saint-Laurent, puisse ce bloc de granit, transmettre de menhir en menhir, l'hommage de notre gratitude à tous ceux qui sont tombés sur la longue route de la Résistance, avec l'assurance de notre perpétuel souvenir et puissent, les petits enfants des générations à venir, apporter parfois des fleurs au pied des monuments, et recevoir l'héritage spirituel de ces hommes et de ces femmes qui, par amour de la Liberté, n'ont eu le temps de vivre que leur jeunesse.

Gildas LEBEURIER.

Historique du Maquis F.T.P.

L'implantation d'un maquis dans le Nord-Finistère fut décidée en janvier 1943, par l'Etat-Major F.T.P.

Son organisation, son administration, son recrutement furent confiés à Pierre Lagadou (Jules dans la Résistance, puis capitaine Jules). Jules s'affaire aussitôt et trouve son premier contact à Guimaëc, au sein de la famille Jacob. Un premier groupe de 5 résistants est créé. Un membre de ce groupe assure le capitaine Jules de l'existence d'un autre groupe de combat déjà constitué et implanté dans la région de Saint-Laurent, en Plouégat-Guerrand. De fait, ce dernier existe bien et est formé et instruit par André Le Men, de Plouigneau (jeune militaire de 20 ans), qui enseigne la manipulation des armes et des explosifs à 4 camarades : André Le Foll, Robert Boulch, Marcel Denis et Ollivier Moyou. Le capitaine Jules contacte lui-même André Le Men, en fait son adjoint direct et lui confie l'organisation matérielle et militaire ainsi qu'une partie du recrutement de ce qui deviendra bientôt le maquis F.T.P. de Saint-Laurent.

A compter du mois de mai 1943, une soixantaine de partisans stationne déjà dans les bois des environs.

André Le Men et son groupe constituent le noyau instructeur et organisateur de ce qui va devenir une compagnie de combat. André Le Foll, Robert Boulch et Marcel Denis seront chefs de groupe. Ollivier Moyou, boucher de profession, remplira l'office de chef cuisinier.

Des escouades, puis des sections sont formées et encadrées suivant les normes d'une compagnie d'infanterie légère et mobile, entraînées jour et nuit aux actions de harcèlement, d'embuscades et de guérilla. C'est la phase d'organisation et d'instruction des maquisards. Ceux-ci, issus d'horizons divers, viennent de Guimaëc, Locquirec, Lanmeur, Plouigneau, Le Ponthou, Plouégat-Guerrand, Plouégat-Moysan, Plestin et même Paris.

Tous ont un idéal commun : « Combattre et exterminer les Nazis ». Le maquis prend très vite la forme d'un véritable camp militaire. Matin et soir, la cérémonie aux couleurs a lieu. Le drapeau tricolore flotte au sommet d'un mât. L'intendance fonctionne tant bien que mal, mais bientôt grâce aux dons généreux des cultivateurs du secteur, le chef cuisinier peut préparer une soupe épaisse pour ses camarades de combat. Un jour, Messieurs Pierre Loudou et Vincent Ronel, de Plouigneau, apportent une charrette entière de victuailles. Le pain est fourni par les boulangers du Ponthou et de Plouégat-Guerrand. Les cultivateurs donnent des bâches qui permettent de monter des abris sous les arbres. Les emplacements de combats individuels et collectifs, creusés dans le sol, forment bientôt la solide ceinture de défense rapprochée du maquis. Des « sonnettes » sont placées dans les agglomérations avoisinantes. Ce sont des partisans qui ont pour mission d'avertir le maquis de l'approche possible des Nazis et de fournir tous renseignements concernant leurs mouvements. La couverture éloignée du maquis est ainsi assurée, et les déplacements des responsables facilités.

Le docteur Thomas, de Plouigneau, accepte d'assurer les soins aux blessés et aux malades possibles. Il n'aura heureusement qu'une seule fois à intervenir pour un blessé léger. Les gendarmes de Plouigneau sont mis au courant de l'existence du maquis. En son temps, M. Rolland, maire de Plouégat-Guerrand, a donné à Jules son adhésion totale quant à l'implantation du camp sur le territoire de sa commune.

ACTIONS PRINCIPALES :

11 Novembre 1943. — André Le Men et un groupe de combat procèdent à la cérémonie des couleurs à Plouégat-Guerrand. Le drapeau tricolore est hissé au fronton de la mairie et salué par les hommes en armes.

Une section choc est formée et placée sous le commandement direct d'André Le Men. Cette section est fortement équipée par un apport d'armes parachutées au maquis F.T.P. de Guerlesquin. C'est cette section qui assure le transfert et la sécurité à Saint-Laurent du capitaine parachutiste Marchand, du lieutenant américain Chadburn et du lieutenant radio Parisel.

Ces derniers ont, en effet, décidé d'installer leur poste de commandement et leurs moyens radio au maquis F.T.P. de Saint-Laurent. Bientôt, grâce à l'aide de ces trois officiers, un très important parachutage d'armes, de munitions et d'uniformes est accordé par Londres aux F.T.P. de Saint-Laurent. Ce parachutage, parfaitement réussi, permet aux F.T.P. d'armer fortement 200 combattants et, aux F.F.I. du docteur Le Janne, de prendre à leur tour le maquis à Kérabars, à côté de leurs camarades F.T.P. De fait, les choses très sérieuses vont commencer, et les deux maquis vont pouvoir passer franchement à l'attaque de l'occupant.

La section d'Andrée Le Men est dirigée sur le Ponthou, la nationale 12 et la voie ferrée Paris-Brest ; elle s'est renforcée de quelques nouveaux éléments militaires comme Jean Bourhis et Guyader de Plouigneau, Vautrin de Lille, Lohou et Joseph Hamon du Ponthou.

La deuxième section est envoyée sur Lanmeur où un bref engagement l'oppose à un convoi allemand. Robert et Jean Boulch, de Plouigneau, sont tués au cours de cet accrochage.

Une troisième section est dirigée par le capitaine Jules sur Locquirec, où les Allemands ont pris des otages et menacent d'exterminer la population. Le capitaine Jules décide d'envoyer au commandant allemand un émissaire, porteur d'un ultimatum émanant du capitaine Marchand. L'agent de liaison, Madeleine Daniel, se porte volontaire pour accomplir cette mission dangereuse. Sous-couvert du drapeau blanc, elle entre en contact avec l'état-major allemand qui, sous la menace d'une attaque en force par le maquis, décide de libérer les otages et de ne pas inquiéter la population civile.

La première section, sous les ordres d'André Le Men, avait reçu l'ordre d'occuper la ferme et ses dépendances situées sur la côte Nord, dominant le viaduc du Ponthou, avec pour mission d'empêcher coûte que coûte les Allemands de faire sauter le viaduc. A 16 heures, le 3 août, elle était en place, et une demi-heure plus tard, le dispositif de défense était terminé.

Une compagnie d'infanterie allemande occupait Le Ponthou, et deux sentinelles patrouillaient sur le viaduc. La nuit du 3 au 4 août et la journée du 4 août se passèrent sans incident. Dans la nuit du 4 au 5, à une heure du matin, le capitaine Marchand vint inspecter les positions de la section Le Men. Tout allait bien. Soudain, vers 4 heures, les avant-postes signalèrent au chef de section un grand remue-ménage à l'intérieur du bourg. Les Allemands faisaient leurs préparatifs de départ. A 8 heures, ils étaient partis. Vers 11 heures, le 5 août, le lieutenant américain Chadbourn vint donner l'ordre d'occuper le pays. Un nouveau dispositif fut donc mis en place de façon à interdire tout passage de véhicule sur la route nationale. Dans l'après-midi du 5 août, quatre cyclistes, deux motocyclistes furent mis hors de combat, un camion se dirigeant vers Morlaix et transportant une dizaine d'Allemands fut attaqué à la grenade ; tous les occupants du véhicule furent tués. Le même sort fut réservé peu de temps après à un deuxième camion ennemi. Une Mercédès, occupée par six officiers et un chauffeur, réussit à franchir le barrage non sans dégâts. puisqu'au passage du viaduc nos maquisards remarquèrent quatre officiers affaissés à l'intérieur du véhicule. Il fallut alors redoubler de vigilance, car l'alarme allait sans doute être donnée.

Cependant, la nuit se passa sans alerte. Le dimanche 6 août, dans la matinée, les F.T.P. s'employèrent à camoufler les traces de leurs attaques. Soudain, vers 11 heures, une fusillade nourrie éclata. Un poste avancé, composé de six hommes, venait d'être attaqué. Il se replia en bon ordre et signala au sous-lieutenant Le Men que de nombreux Allemands se dirigeaient vers les positions occupées par sa section. Un civil vint aussi avertir le commandement que cinq autobus parisiens, remplis d'Allemands bien armés, venaient de stopper à moins de 3 kilomètres. Les patriotes acceptèrent le combat et résistèrent jusqu'au soir aux assauts répétés de l'ennemi. Vers 19 heures 30, les Allemands mirent en batterie un canon léger et trois mitrailleuses lourdes. La position devint intenable et, à 19 heures 50, le sous-lieutenant Le Men donna donc le signal du repli qui se fit en bon ordre vers la vallée du Douron sans subir aucune perte, ni en hommes, ni en matériel. Elle avait accompli sa mission : le viaduc était intact.

Grâce à la liaison établie entre les maquis F.T.P. et F.F.I. par Jean Ollivier, homme de confiance du capitaine Marchand, la section Le Men allait être relayée par les F.F.I. du commandant Noël, sous les ordres de François Leroux.

Le capitaine Jules eut une influence déterminante sur les maquis F.T.P. de la région de Morlaix. Par son action personnelle, ses déplacements continuels à pied ou à bicyclette, il établit le contact permanent entre les maquis de Saint-Laurent : Plougouven - Scignac - Guerlesquin - Plounéour-Ménez. Il les fit profiter de son expérience sur le plan de l'organisation des parachutages.

Ces différents maquis devinrent, par la suite, le bataillon Gillous, homologué officiellement à compter du 1^{er} mars 1943 ; il comprenait sept compagnies.

La libération. — Les deux premiers blindés américains arrivent à Plestin. Aussitôt, les drapeaux tricolores flottent aux fenêtres. La joie est à son comble. Le capitaine Jules et des volontaires du maquis de Plestin, demandent aux blindés leur appui pour l'attaque d'une colonne allemande qui rôde dans le secteur. Ils font ensemble mouvement jusqu'à Lanmeur sans rencontrer l'ennemi ; les chefs de char décident alors d'arrêter cette mission et de rejoindre Morlaix. Le capitaine Jules encaisse une grande déception, car la colonne ennemie va poursuivre sa progression de nuit jusqu'à Plouigneau où, au petit jour, elle met en batterie ses canons anti-chars, coupant ainsi la route nationale.

Vers 7 heures du matin, et par surprise, elle détruit une camionnette du maquis F.F.I. dont 3 des occupants sont blessés puis, dans la matinée, deux chars américains, appelés en renfort par un émissaire du commandant Noël. Elle fusille, en plein bourg, 5 résistants avant de se faire attaquer par l'aviation alliée dont l'appui a été demandé par les blindés. La colonne allemande éclate alors dans tous les sens et sera entièrement détruite. Hélas, elle comportait de braves cultivateurs réquisitionnés de force avec chevaux et charrettes pour le transport du matériel. Nombreux parmi eux furent tués.

A. LE MEN.

Les Parachutages

Le principe de l'organisation d'un parachutage consistait dans :

1°) *Le choix de la zone de largage* qui se faisait dans l'étude de la carte Michelin.

2°) *Le choix du terrain* qui se faisait par une étude de différents endroits inclus dans cette zone. Le terrain devait répondre à certaines normes : non boisé, dégagé de tous obstacles naturels, non marécageux, éloigné de toute agglomération.

3°) *Les coordonnées* relevées sur la carte routière étaient transmises à Londres par moyen radio, afin qu'elles soient homologuées et acceptées par l'organisme de parachutage. Ces coordonnées étaient transmises sous forme de message codé grâce à une grille de code appropriée et connue seulement des officiers parachutés de Londres, pour aider les maquis. Londres donnait son acceptation du terrain et lui donnait un nom de reconnaissance. Celui de Saint-Laurent, par exemple, a été appelé « kankan ». Le message personnel annonçant l'imminence du parachutage de Saint-Laurent a été « Rendez-vous à Kan Kan, deux fois ce soir », ce qui voulait dire que le soir même du jour de réception du message, deux parachutages d'armes se feraient à partir de minuit.

4°) *Occupation et défense du terrain :*

Les maquisards armés assuraient, dès la tombée de la nuit, la défense du lieu choisi. La *Drop-Zone* (zone de largage) était balisée au moyen de quatre lampes torches qui délimitaient son périmètre. A défaut, on allumait quatre feux de bois légers. Une lampe émettait en morse l'indicatif fourni par Londres.

A Saint-Laurent, la lettre « K » fut employée comme signal de reconnaissance et de sécurité. Un container était un cylindre de métal d'environ 2 m de long sur 0,50 m de diamètre, dans lequel les armes étaient protégées pour l'arrivée au sol par des tapis de mousse. Les armes elles-mêmes, souvent démontées, étaient garanties par une épaisse couche de graisse et entourées de toiles huilées et imperméabilisées. Les munitions se trouvaient dans des containers spéciaux ainsi que les détonateurs pour explosifs et grenades, ce qui réduisait au minimum les risques d'explosion à l'arrivée au sol. Suivant leur poids, les containers étaient supportés par un ou plusieurs parachutes.

5°) *Ramassage et camouflage :*

L'équipe de ramassage entrait alors en action. Il fallait, dans le plus bref délai, charger les containers dans les charrettes, effacer toute trace de largage afin de ne laisser aucun renseignement sur le terrain, si par hasard l'ennemi était alerté.

A Saint-Laurent, les cultivateurs, à la demande des responsables, s'étaient rendus volontairement sur le terrain quelques minutes avant l'heure « H » (minuit) avec tous les chevaux et charrettes disponibles ; les containers et parachutes furent évacués dans un délai record.

A. LE MEN.

Le Groupe des "Onze Copains"

(évasion de Milic Guéguen)

Ce groupe, qui militait depuis plusieurs mois dans la Résistance, sous les ordres du Commandant Noël, prit le maquis au Lamprat, à Plourin, le 5 juin 1944, veille du débarquement. Ils étaient onze, lycéens pour la plupart : Roger Aury, Jo Despretz, Louis Gourvil, Emile Guéguen, Maurice

Huon, Gildas Lebeurier, Paul Le Gac, Jean-Jacques Le Pézennec, Yves Piriou, Marcel Le Jeune, Hubert Pinaton, plus Jean Touilin qui restait en permanence dans sa ferme à Kerguz. La famille Touilin, Madame Leroux et sa nièce, Aline, du Café de Kerguz, rendaient tous les services possibles aux jeunes maquisards. Les seules visites qu'ils recevaient étaient celles du Commandant Noël, de Monsieur Lebeurier père, de Messieurs François et Guillaume Le Roux et bien sûr de Jean Touilin qui les renseignait. Recherché et poursuivi par les Allemands, ce groupe initial se divisa en deux sections en juillet 1944, l'une restant dans le secteur de Plourin sous les ordres de Gildas Lebeurier, l'autre rejoignant la région de Garlan, sous le commandement d'Yves Piriou.

Toutes deux participèrent à des actions de sabotage et de parachutage, avant de se réunir le 2 août à Saint-Laurent, à la veille du parachutage de Plouigneau. Seul manquait à l'appel Paul Le Gac, arrêté et fusillé par les Allemands alors qu'il accomplissait une liaison sur Lanmeur. Faits marquants pendant ce séjour à Lamprat : l'attaque au Rorchbic sur la route d'Huelgoat d'un convoi allemand ralliant le Front de Normandie ; l'évasion spectaculaire de Milic Guéguen, arrêté par la Gestapo, dont voici le récit par lui-même

■ 6 juillet 1944.

Il a plu cette nuit-là sur les blés dont la teinte jaunissante annonce la moisson prochaine. Tout va pour le mieux. Les alliés en Normandie élargissent patiemment leur tête de pont et il ne fait plus de doute qu'ils vont bientôt courir sur la France. Après quatre longues années, nous touchons au but. Aussi, dans notre groupe, installé depuis quelques jours dans le vieux château de Coat-ar-Scour, le climat est-il au beau fixe. Vers 9 heures, au retour d'un sabotage de nuit sur la ligne Paris-Brest, je décide de faire un saut jusqu'à la ferme de Trégunvez où je sais que du ravitaillement nous attend.

Je prends donc ma moto... et en route !

Au sommet de la côte de Kerguz, des traces fraîches de nombreux véhicules m'intriguent et, je décide de me rendre à travers champs à Kerguz, où Madame Leroux me confirme qu'un convoi allemand est passé, à 5 heures du matin, en direction du Cloître. Il y avait cinq à six voitures légères, autant de camions et quelques motos et side-cars. Estimant les Allemands déjà loin, je reprends la route vers le but de ma randonnée. Hélas ! aussitôt après Coat-Miniou, à la sortie d'un virage, je tombe sur un barrage d'une dizaine de soldats armés de mitraillettes. L'un d'eux agite un disque de jalonnement des convois et m'invite à m'arrêter. Ce sont des parachutistes du Général Ramke et des feld-gendarmes de Morlaix. Il y a là entre autres König qui me demande mes papiers et se rappelle m'avoir déjà mis en prison à Rennes. D'entrée, il me lâche : « *Vous êtes dans le groupe terroriste de Gilles et Milic* », tout en me secouant d'importance et en me hurlant au visage : « *Où sont vos camarades* » ? Je réponds que je travaille dans une ferme pendant mes vacances et que je vais à Pleyber-Christ chercher le médecin pour mon patron qui souffre de douleurs intolérables au niveau de l'appendice. König, qui traduit au fur et à mesure à un officier parachutiste, semble ébranlé. Sur ces entrefaites arrive de Lamprat un nouveau groupe avec Keller en personne, qui ne croit pas un mot de mon histoire. Après un sérieux matraquage et un nouvel interrogatoire, je suis conduit vers une traction-avant Citroën, poussé dans la voiture qui prend la route de Pleyber-Christ via le Cloître. Alerte aérienne aux abords du bourg, le convoi s'arrête et se camoufle comme il peut. Les avions disparaissent et Keller me demande brusquement : « *Quelle est la ferme où tu travailles* » ? Sans hésitation, je réponds Kervellec. De nouveau en route, mais cette fois dans une autre voiture entre Keller et le capitaine des paras. Le convoi tourne sur la place du Cloître et j'envisage déjà de tenter une évasion. Sur un coup de klaxon, nouvel arrêt. On me transborde dans le side-car de tête, sur le siège arrière de la moto ; dans le panier se trouve un para qui me colle le canon de sa mitraillette dans les côtes, et on repart. Nous roulons vers Kélern, dernier hameau avant Kervellec. Les lieux me sont bien connus : la première construction est une forge, à gauche de la route, à la sortie du virage. Juste avant la forge débouche un chemin charretier très encaissé. L'occasion cette fois est trop belle. C'est là que je dois sauter et plonger dans le chemin. Le para du panier a relâché sa surveillance. De toute ma

force, j'ai relevé la mitrailleuse de l'Allemand et l'ai frappé au visage. Le casque lui en tombe sur les yeux et il lâche une rafale vers le ciel. Déjà je me suis enlevé en souplesse et j'arrive au sol à l'entrée de la tranchée. Je fonce jusqu'au premier virage pendant que les balles claquent au-dessus de ma tête ; encore trente mètres puis le prochain coude, c'est pratiquement gagné. Je traverse un champ de blé que je franchis à toute vitesse. Ma course me conduit ainsi, d'une seule traite, dans la ferme du Penher. Il doit être midi, car la famille Beuzit s'installe à table pour le déjeuner.

Complètement essoufflé, j'explique tout à ces inconnus qui reviennent paisiblement des travaux des champs. Le chef de famille décide aussitôt de faire prévenir ma famille à Morlaix et y dépêche sa fille Denise, à vélo.

Mes parents prévenus à 13 heures quittent aussitôt leur maison pour se réfugier à Guervelar, en Plouigneau. A 14 heures les feld-gendarmes se présentaient mais trouvaient porte close.

La vie clandestine...

d'un Chef de la Résistance

Suspect aux Allemands, surveillé par la Gestapo, la prudence commandait au docteur Le Janne de ne plus coucher chez lui. Il passait donc ses nuits dans la maison des Korn, évacuée par la famille.

De sa chambre, il pouvait surveiller son domicile et la clinique. Puis, se disant qu'en cas de perquisition nocturne, les recherches s'étendraient, sans doute, aux maisons voisines, il émigra à Saint-Martin, chez ses vieux amis Flamec, qui lui donnaient gratuitement le gîte, et où il prenait presque tous ses repas. Il pouvait y recevoir Poussin, ses agents de liaison et les camarades très sûrs de la Résistance. Cela ne l'empêchait pas de sortir pour les affaires concernant l'armée secrète, et il faisait son possible pour que ses allées et venues ne fussent pas remarquées. Il était évident toutefois qu'elles ne pouvaient à la longue passer inaperçues, mais la discrétion des voisins fut heureusement parfaite.

Un événement imprévu allait l'obliger à changer de gîte : la venue à Morlaix d'un indicateur de la Gestapo, nommé Gourmelon. Ce dernier se présente à la clinique, prétendant être un résistant traqué par la police allemande et demanda à voir le docteur Le Janne. Méfiante, la sage-femme, attachée à la maternité, lui fit savoir que le docteur était absent et qu'elle ne savait où le toucher. Elle fit au plus vite prévenir le chef de la Résistance qui, par la même liaison, fixa à Gourmelon un rendez-vous au café du Pont-Bellec, pour le lendemain à 10 heures. A l'heure dite, l'y attendait un jeune homme au teint grisâtre, antipathique, qui lui fit un beau conte sans queue, ni tête : il fuyait Brest, voulait rejoindre Carhaix, et désirait connaître les noms des chefs de la Résistance de Carhaix. Il reçut immédiatement l'ordre de déguerpir sous la menace d'un poing fermé faisant saillir l'étoffe du pantalon au niveau de la poche gauche.

Le lendemain, les Allemands occupaient la maison et la clinique. Madame Le Janne et Mademoiselle Kerreneur, la sage-femme, étaient arrêtées, une souricière y était tendue. C'était évidemment l'œuvre de Gourmelon ; il avait rôdé dans la clinique toute la journée, avait appris qu'une naissance y était attendue dans la nuit, et espérait que le docteur viendrait assister sa cliente. Ce dernier se garda bien de paraître. Alerté par un habitant de la rue du Mur, du coup de filet opéré chez lui, le commandant Noël décida de quitter immédiatement la maison des Flamec, leur conseillant de suivre son exemple. Il fit disparaître toute trace de son passage et prit, à pied, la route de Sainte-Sève. Il entra dans la ferme des Jacq, leur dépeignit la situation, et il fut tout de suite convenu qu'il trouverait chez eux le gîte et le couvert. Il logeait au-dessus de l'étable. Le poste de radio placé dans

la salle commune, près de la porte de cette étable, lui permettait d'écouter, sans être vu, les messages de la B.B.C. qui l'intéressaient prodigieusement. Il avait, en effet entendu chez les Flamec, les messages d'alerte qui précédaient de moins de quinze jours, les messages dits d'exécution.

Les messages d'alerte voulaient dire :

- le premier « *Préparez-vous à prendre le maquis* » ;
- le second « *Tenez-vous prêts à exécuter les destructions des voies ferrées, du matériel ferroviaire, des lignes et câbles téléphoniques* ».

Ces dernières opérations, le commandant Noël les avait préparées lors de fréquents voyages à Rennes, à bord d'une voiture de la Manufacture des Tabacs, pilotée par MM. Guéguen et Riou. Leur exécution avait été confiée à Charles Le Joncour, assisté de résistants du pays.

Cette mission fut menée à bien, quelques jours plus tard, dans le secteur imparti au groupe.

Il était chez les Jacq, depuis deux jours, quand Guéguen lui rendit visite, apportant des nouvelles des prisonnières qui, malgré les mauvais traitements subis, n'avaient pas parlé. Les Flamec n'avaient donc pas été inquiétés.

Le docteur Le Duc avait été arrêté le 2 juin, vers midi, rentrant d'un parachutage à Berrien.

Le commandant Noël décidait toutefois de s'éloigner de Sainte-Sève et, pour cela, demandait à Guéguen de prévenir le docteur Quiniou qu'il désirait le voir. Le soir même, il quittait l'étable pour coucher dans le hangar métallique, situé dans la cour et à moitié rempli de foin. Cela présentait moins de danger pour les Jacq, en cas de perquisition. Il ne repassait dans l'étable que pour les repas et l'écoute de la radio de Londres et, c'est ainsi qu'il entendit, dans la soirée du 5 Juin, et parmi beaucoup d'autres, les messages qu'il attendait depuis si longtemps :

- « *Il fait chaud à Suez* » ;
- « *Les dés sont sur le tapis* » ;
- « *Le camion est en panne* ».

C'était l'ordre d'exécution des mesures prévues en cas de débarquement allié. Il annonça à Jacq : « *ça va barder cette nuit, c'est le débarquement* ». Tous le regardèrent incrédules, mais, le lendemain, tout le monde avait le sourire dans la ferme.

Deux jours plus tard, le docteur Quiniou lui rendit visite, l'embarqua dans sa voiture et le déposa près du Fumé.

Après s'être restauré chez les Appéré, il prit, à pied, la route de Plourin, contourna le bourg par les chemins de traverse et fut accueilli avec joie par la famille Léon, à la ferme de Penanros.

L'épisode tragique du Fumé

Prévenu, chez les Léon, par un envoyé d'Yves Rousvoal, de Berrien, alias capitaine Georges, d'un rendez-vous au Fumé avec le colonel Poussin, le commandant Noël s'y rendit, accompagné de M. Mariette.

Poussin et Georges l'attendaient, souriants, à l'entrée de l'auberge tenue par Mademoiselle Madec (dite Jeannic), une fervente résistante. Cette auberge servait de relais-poste entre Quimper et Morlaix ; de plus, Jeannic renseignait le groupe Lebeurier sur les mouvements des troupes allemandes dans tout le secteur.

Devant le danger que présentait sa présence au Fumé, où il était connu de tous, le commandant Noël et ses trois compagnons prenaient la route de Pleyber-Christ et s'enfonçaient dans les bois vers Lesquiffiou, munis de ravitaillement fourni par Jeannic.

Ils s'installèrent assez loin de la route, revolvers à la portée de la main, et tout en mangeant, discutèrent des questions intéressant la Résistance locale, en particulier, des parachutages éventuels.

Quelques heures plus tard, Poussin et Georges s'évanouissaient dans la nature vers Berrien, le commandant et Mariette reprenaient le chemin de Plourin.

Bien leur en prit de ne pas demeurer à l'auberge, car les Allemands, prévenus de leur présence, investissaient la maison peu de temps après et torturaient Jeannic à mort pour lui faire avouer ses relations avec la Résistance et obtenir des renseignements sur le commandant Noël.

Les chasseurs, chassés

Les Allemands recherchaient avec acharnement le commandant Noël, dont la tête était mise à prix ; les battues se multipliaient dans la région de Plourin.

Ils arrêtaient Marzin à proximité de la ferme de Kerloas, enmenant aussi avec eux le fermier M. Keromnès, puis quelques jours après François Leroux, Charles Le Joncour et Le Rest, à Kergus, mais ils n'arrivaient pas à mettre la main sur le chef.

Ce dernier, se rendant un jour à la gare de Coatelan, fut discrètement interpellé sur la route par un Morlaisien du quartier de Saint-Mathieu qui, feignant de ne pas le reconnaître, l'avertissait qu'un barrage de police allemande gardait le passage à niveau de la gare, qu'il avait été interrogé comme tous les passants sur la présence, dans le voisinage, d'un médecin de Morlaix qu'ils recherchaient. Le gibier repassait aussitôt le talus, se gîtait derrière et surveillait la route. Une heure plus tard, il voyait passer des gendarmes allemands, à pied, en direction de Plourin.

Ils prirent un peu plus loin, sur la droite, un chemin en direction de Penanros. Il les suivit à distance respectueuse, traversa le village de Lézarzou à leur suite, devant les fermiers médusés qui le connaissaient et qui, sans lui adresser parole, comprirent sans doute que filer les gens qui vous recherchent est le meilleur moyen de ne pas être découvert. Les gendarmes ignorèrent le chemin qui rejoignait les fermes de Coatreal et Kerdiligent, mais prirent celui qui conduisait à la chapelle Sainte-Geneviève, en direction de Morlaix. Le gibier rejoignit alors tranquillement Penanros.

Conscients des dangers qui l'environnaient dans la région de Plourin, averti qu'un parachutage prévu sur le territoire de cette commune n'aurait pas lieu, mais serait sans doute effectué aux environs de Guerlesquin, le commandant Noël décidait de changer une nouvelle fois de résidence et de s'adjoindre un nouvel accompagnateur, gaulliste de longue date, qui allait devenir son confident et agent de liaison à côté de son ami Robert Rideller. A la fin juin, il quitta donc Penanros et rejoignit de nuit Plouigneau où il établit son P.C. chez les Daniélou, route de la gare. Le parachutage de Guerlesquin n'eut pas lieu, et l'attente des armes promises par Londres dura encore un mois.

L'arrivée de la mission Marchand au maquis F.T.P. de Saint-Laurent, déjà bien organisé sous le commandement du capitaine Pierre Lagadou, permit enfin d'obtenir un parachutage à Tachen-ar-Plant, en Plouigneau. Il fut assuré par les Maquisards F.T.P., conjointement avec le groupe Gil. Les containers, transportés à bord de charrettes conduites par des cultivateurs volontaires, furent déchargés dans les bois de Saint-Laurent, et les armes réparties entre les deux maquis F.T.P. et F.F.I.

Historique du Maquis F. F. I., Libération-Nord

Situé sur la commune de Plouégat-Guerrand, le maquis F.F.I. de Saint-Laurent était centré sur la ferme de Kérabars et ses dépendances, où avaient été entreposées les armes descendues du ciel à Tachen-ar-Plant, en Plouigneau.

L'ordre de prendre le maquis fut immédiatement donné par le commandant Noël et transmis aux chefs de compagnie de Morlaix par Monsieur Lebeurrier père.

Il était prescrit de laisser à Morlaix une cinquantaine d'hommes de la compagnie Michel (François Le Gac), avec pour mission de surveiller le viaduc et, le cas échéant, de s'opposer à sa destruction. Les hommes devaient rejoindre Saint-Laurent individuellement ou par petits groupes. Le point de rendez-vous fixé était le deuxième carrefour à gauche sur la route nationale 12, après Plouigneau (route d'Encremer). Le signal de ralliement consistait à tenir en main un mouchoir, et le mot de passe était « La Tour d'Auvergne », un homme s'y trouvait en faction avec toutes les indications nécessaires.

Un événement tragique allait marquer cette prise de maquis : la mort de Louis Le Bail et de François Rideller, tués par les Allemands à Kéranfors, alors qu'ils rejoignaient Saint-Laurent.

L'organisation du camp fut confiée au lieutenant de réserve Guy Riou. Il fut procédé, au fur et à mesure des arrivées, à la distribution de l'armement. Compte-tenu des armes collectives (fusils mitrailleurs), placées dans divers épaulements autour de la ferme, on put ainsi armer 450 hommes ; 50 autres furent gardés en plus pour les divers services : ravitaillement et cuisine en particulier. Les sections furent ensuite constituées sur la base de 36 hommes, au gré des affinités de chacun. Chaque chef de groupe disposait de trois fusils mitrailleurs en dehors des armes individuelles (carabines américaines, mitraillettes et grenades). Deux fusils mitrailleurs restant disponibles, il fut constitué une petite section d'anciens de l'infanterie confiée à Edouard Kamp. Cette unité avait pour mission, en cas d'attaque, de résister sur place en vue de permettre le décrochage de tout le reste vers la vallée du Douron.

Pour aider les chefs de section à repérer leurs hommes et pour instaurer un minimum d'ordre, chaque chef de section fut invité à récupérer un parachute de couleur différente (parachutes ayant supporté les containers d'armes), à le déchirer en foulards et à les distribuer à leurs hommes.

L'entraînement aux armes nouvelles commença aussitôt sous la direction des jeunes chefs de groupe de Lamprat, déjà familiarisés avec les armes alliées et quelques anciens pleins d'expérience. Les sections dormaient à la belle étoile, dans les vergers entourant la ferme de Kérabars, la cuisine installée dans une grange fonctionnait nuit et jour, les différents groupes partant ou rentrant d'opérations à toute heure du jour ou de la nuit.

Traversée de Morlaix

Comment, à l'insu des Allemands, des armes traversèrent la ville, dans la voiture des pompiers.

Dans la journée du 4 août, Monsieur Prestic, du Réseau Breton, se fit conduire au maquis de Saint-Laurent, par l'estafette Scouarnec, de Troudousten, et se présenta au capitaine Marchand, de la part de François Le Gac, commandant la compagnie Michel. Il venait lui demander des armes pour cette compagnie, dont la mission consistait à contrôler Morlaix et, principalement, à éviter la destruction du viaduc.

Le capitaine Marchand lui accorda 30 fusils, 10 mitraillettes et 3 fusils mitrailleurs.

Après de rapides recherches, un cultivateur, âgé d'une soixantaine d'années, accepta de transporter les armes dans sa voiture hippomobile. Elles furent chargées dans le véhicule. On les recouvrit de fougère et de litière, surmontées d'une fourche, et ils quittèrent Saint-Laurent vers 17 heures 30.

C'était une opération des plus dangereuses, car les Allemands réquisitionnaient toutes les voitures qu'ils rencontraient sur les routes.

Le petit convoi arriva, heureusement, sans encombre, jusqu'à la route Garlan-Plouigneau. La charrette fut camouflée sous les arbres, dans un champ.

Prestic et Scouarnec se rendirent à bicyclette jusqu'à la Croix-Rouge, puis gagnèrent Morlaix à pied.

M. Prestic alla rendre compte de sa mission à son chef, M. Le Gac. Restait à trouver un endroit sûr, à Morlaix, pour cacher les armes.

M. Le Gac se mit d'accord avec M. Coursin fils, qui faisait partie de son groupe, et qui proposa de déposer les armes dans un local de la propriété de son père, voie d'Accès au Port.

Il fallait encore trouver une auto pourvue d'une autorisation de circuler, afin de rentrer les armes à Morlaix, sans attirer l'attention des Allemands.

L'estafette Scouarnec s'adressa à M. Gouriou, capitaine de la compagnie des sapeurs-pompiers de Morlaix, qui mit immédiatement l'auto-pompe de la ville à sa disposition.

Tout était prêt, il ne restait plus qu'à tenter l'aventure.

Vers 22 heures, MM. Prestic et Scouarnec, coiffés chacun d'un casque de pompier, traversèrent la ville dans l'auto-pompe conduite par le mécanicien Surel, qui, lui aussi, fit preuve du même cran que ses compagnons.

L'auto-pompe alla jusqu'au champ où était camouflée la charrette. Les armes y furent chargées rapidement, tandis qu'un jeune cultivateur faisait le guet.

Le retour avec le précieux et combien dangereux chargement se fit par Garlan, la Madeleine, la rue des Vignes, la place des Jacobins, pour traverser toute la ville et prendre ensuite la rue Gambetta, le Pont-Bellec, la voie d'Accès au port, afin d'arriver à la propriété de M. Coursin.

Par une chance et un hasard inouïs, l'auto-pompe ne croisa aucun Allemand en ville.

MM. Scouarnec, Prestic et Surel poussèrent, on le devine, un soupir de soulagement lorsqu'ils arrivèrent à destination. Découverts, c'était pour eux la mort certaine.

Aidés de Marc Coursin, de Jacques Godeau et du valet de chambre de M. Coursin père, ils déchargèrent les armes et les mirent en lieu sûr.

Combat du Boulva

Samedi, 5 août 1944. Il est 5 heures de l'après-midi.

Ce matin, l'ordre est venu de réduire les casemates allemandes sur la côte autour de Plougasnou et, à midi, un important détachement a quitté le maquis. Ils sont là, cinquante, heureux d'avoir bientôt à en découdre.

Et, sous le soleil ardent de cette magnifique fin de journée, la colonne avance lentement, approchant du carrefour du Boulva, à mi-chemin entre Lanmeur et Plougasnou. Devant nous, la route s'étire en une longue ligne droite, cassée par un vallon.

Tout à coup, l'homme de tête hurle.

Il vient d'apercevoir deux voitures à l'extrémité de la route. Tout de suite, elles disparaissent dans le vallon tandis que l'embuscade s'organise, sous les ordres d'Hubert.

Les hommes se dissimulent sur le côté gauche de la route, s'abritant derrière le talus, les arbres, les touffes de genêts.

En avant, juste à l'angle que fait le chemin vers Kermouster, Jo s'allonge derrière son fusil mitrailleur, prenant la route en enfilade, Petit Louis à ses côtés, avec la réserve de chargeurs.

C'est le silence que, très vite, vient troubler le ronronnement des moteurs. Les deux voitures, se suivant à quelques mètres, approchent à petite allure.

Je crie à Jo « Tire... Tire... ».

Calmement, sans hâte, avec un parfait sang-froid, il ajuste la première voiture. Une seule rafale, et le véhicule s'arrête près de nous, en

flammes. Jo tire déjà sur la deuxième qui a braqué à sa gauche dans une lande, pendant que de la première les occupants bondissent.

Les secondes passent, Encore quelques détonations...

Hubert hurle « *Cessez le feu* ».

Des Allemands lèvent les bras. Tout près de nous, un gros Gefreiter s'est écroulé. Je lui ordonne de se lever, mais il a l'air sérieusement blessé.

Sur la route, on fait le bilan.

Trois cadavres allemands. Deux soldats semblent bien touchés. Deux autres n'ont que des égratignures. On ne s'est pas rendu compte qu'il en manque un à l'appel. On retrouvera son cadavre tout près, quelques jours plus tard.

Chez nous, un mort. Personne ne le connaît. Il était arrivé la veille au maquis. On l'avait remarqué avec ses shorts blancs et ses jambes bronzées. Ses papiers nous apprennent son nom : Mahéas Marcel.

Les deux Allemands, invalides, sont embarqués sur une charrette et conduits à l'hôpital de Lanmeur, après avoir reçu les soins sommaires de notre préposé infirmier. Ils s'en tireront.

Quant aux deux autres, un sergent-chef autrichien et un sergent bavarois, il n'y a pas d'autres solutions que de les garder avec nous.

Ils sont morts de peur. A leurs yeux, nous ne sommes que des terroristes qui ne font pas de prisonniers. Ils s'attendent à être fusillés.

Hubert leur explique que nous sommes des soldats français et qu'ils sont prisonniers de guerre.

Le soir, à Kermouster, où nous bivouaquons, ils partageront notre casse-croûte et dormiront avec nous dans la paille.

Quelques jours plus tard, le sergent autrichien aidera Hubert à s'évader du guépier de Plougasnou, mais cela est une autre histoire...

Marcel LE JEUNE.

Combat du Boiséon

Comme chaque matin, un groupe quitte le maquis au petit jour, pour chercher à engager l'ennemi dans le secteur de Lanmeur.

Une embuscade est tendue au carrefour de la route de Garlan. Bien camouflés derrière les talus, fusil mitrailleur en position, les hommes, grenades à la portée de la main, attendent le passage d'une colonne allemande déjà accrochée la veille avant Lanmeur et qui essaye de se replier sur Brest.

Elle se présente, en effet, forte d'une soixantaine d'hommes et est engagée aussitôt par les 17 hommes des forces de la Résistance.

Après un combat bref, mais violent, six Allemands restent sur le tapis, six autres au moins sont blessés et l'ennemi est dans l'obligation de rebrousser chemin.

Hélas ! du côté des F.F.I., Albert Le Duc, grièvement atteint à la face par un éclat de grenade, meurt des suites de ses blessures.

Le commando, son action accomplie, reprend la route du maquis par les chemins creux qui le masquent aux vues possibles de l'ennemi.

Cette action avait reçu l'appui du groupe-franc d'Etienne Riou, composé habituellement de ses amis Pirou, Jégou, J. Guéguen, Lecoq père et ses deux fils. A bord de la voiture du docteur Mélou, de Plougasnou, et opérant sur toutes les routes dans le triangle Morlaix - Plouigneau - Locquirec, cette équipe semait la panique parmi les troupes allemandes retenant vers Brest.

Combat du Ponthou

Comment douze volontaires F. F. I., sous le commandement de François Leroux, tinrent en échec, au Ponthou, un convoi de 600 Allemands.

Le 7 août, quatre groupes du maquis de Saint-Laurent et les 12 parachutistes du lieutenant Quélen, devaient attaquer un convoi de 500 à 600 Allemands, stationné au bourg du Ponthou et, de chaque côté de cette localité, sur les routes de Morlaix et de Guingamp.

La section François Leroux, forte de 12 hommes, reçoit l'ordre de prendre position dans la villa Callarec, située près du Ponthou, dans le bois, à quelques mètres au-dessus de la route de Morlaix, avec pour mission de harceler les Allemands en attendant l'attaque des trois autres groupes et des 12 parachutistes.

Le sergent Leroux, grand blessé de guerre 1939-40, prend position, à 12 heures 30, dans la villa Callarec. Il fait immédiatement ouvrir le feu sur l'ennemi. Son premier objectif est le fusil mitrailleur allemand qui se trouve sur le viaduc. Les 3 servants sont tués à la première rafale. Les Allemands réagissent aussitôt et, la section est en danger, du fait que les Allemands essayent de passer du bourg sur la route de Luzivilly qui se trouve sur ses arrières.

Le sergent Leroux s'efforce alors d'interdire cette route à l'ennemi.

A cinq reprises, les Allemands tentent d'y passer, mais ils sont balayés par le feu meurtrier du fusil mitrailleur F.F.I. Les Allemands tirent sur la villa de toutes les directions, d'abord à la mitrailleuse, puis vers 13 heures 30, au canon.

Le premier obus enlève la cheminée de la maison et blesse grièvement le chargeur et le tireur du fusil mitrailleur : Denis Coulouquer et Louis Marzin, de Locquéholé.

Le danger est grand, qu'importe, les deux blessés sont immédiatement remplacés par Nicolas Bihan et Louis Derlot, de Locquéholé, également. Le fusil mitrailleur reprend alors son tir, harcelant les Allemands jusqu'à épuisement des munitions.

Malheureusement, l'attaque prévue du convoi, par les autres sections, ne se déclenche pas.

La situation des occupants de la villa est tragique. Avec sang-froid, François Leroux commande un mouvement de repli, à travers bois, vers la route de Luzivilly. Les hommes emportent toutes leurs armes et leurs deux blessés. La maison, maintenant assiégée, est pratiquement démolie par l'artillerie. Les Allemands s'infiltrèrent aussi dans le bois. Vers 15 heures 30, les F.F.I. sont complètement encerclés, mais les Allemands n'osent pas s'en approcher. Sans doute pensent-ils avoir affaire à un groupe assez important, n'imaginant pas que 12 hommes puissent soutenir un tel combat.

Il en résulte que, jusqu'à la nuit, aucune action sérieuse ne se produit. Pendant toute la nuit, les volontaires F.F.I. doivent se tenir sur leurs gardes. Ils perçoivent autour d'eux le bruit que fait l'ennemi qui rôde dans les taillis. Les heures passent, lourdes d'angoisse.

Vers 4 heures du matin, le sergent Leroux, profitant d'une brume épaisse, part courageusement en reconnaissance vers la route de Morlaix. Il constate que des convois passent sur la route nationale, au bord de laquelle les Allemands ont une sentinelle tous les 150 mètres.

Il veut cependant dégager ses hommes, qui, s'ils étaient pris, seraient voués à une mort certaine. Il revient les chercher, les guide dans le bois à travers les Allemands, et les fait franchir la route nationale en file indienne.

Tout à coup, le dernier de la file glisse et, au bruit de sa chute, les Allemands ouvrent un feu nourri sur les vaillants F.F.I. qui gagnent, rapidement cette fois, les prairies en contrebas de la route. Ils sont sauvés. Grâce à la présence d'esprit et au sang-froid de son chef, la section Leroux rejoint vers 11 heures du matin, le 8 août, le maquis de Saint-Laurent où on la croyait perdue.

Au cours de cet engagement, les Allemands ont eu 23 tués et 40 blessés. Les pertes françaises ont été de 2 blessés graves.

Les événements de Plougasnou

Témoignage du Dr Le Roux, de Plougasnou

4 AOUT 1944. — Le docteur Le Roux reçut, vers 18 heures, la visite de Madame Tanguy-Prigent, dépêchée par son mari, pour lui demander d'assister à titre de médecin et, pour le cas où il y aurait des blessés, à un parachutage de soldats américains et de containers d'armes, qui devait avoir lieu la nuit même, dans les terrains vagues de Kéréonec, en Saint-Jean-du-Doigt. Il se rendit donc vers 18 heures, en voiture, jusqu'à Kerprigent, d'où il se rendit à pied au lieu indiqué. Il y trouva un nombre important de résistants de Plougasnou et du maquis de Saint-Laurent qui, alerté, avait envoyé une section sous les ordres de Maurice Huon, de Morlaix.

A minuit cinq, le bruit d'un avion lourd se fit entendre. Aussitôt, aux quatre coins du terrain prévu pour le largage et sur la cheminée de Kéréonec, des lampes électriques s'allumèrent. Il faisait un clair de lune magnifique, et le docteur assista, avec ses compagnons, à un spectacle inoubliable : la descente des parachutes déployés en pleine lumière. Dès leur contact au sol, pour plusieurs en dehors de la zone de parachutage, ceux que l'on pensait être des Américains, se tapirent au sol, de crainte d'un piège tendu par les Allemands. Les résistants durent donc sillonner landes et champs de blé non encore fauchés, appelant « Hello Boys, we are Frenchmen » ? Et, tout à coup, d'un taillis, une voix se fit entendre « Vos g..., nous sommes là ». Chaque parachutiste sortit de sa cachette et, le lieutenant Quélen, commandant le détachement, se présenta.

Inutile de dire la joie de tous d'avoir affaire à des Français. Après s'être rapidement restaurés à la ferme de Monsieur Bihan, de Kéréonec, tous les parachutistes gagnèrent le maquis de Saint-Laurent, guidés par un groupe de résistants. Ce commando, descendu du ciel, avait pour mission principale de protéger les viaducs de Morlaix et du Ponthou, et d'en empêcher leur destruction.

SAMEDI 5 AOUT. — Départ des troupes allemandes de Plougasnou. Les occupants quittèrent leurs camps de Trégastel et de Ruffelic à pied, et, en colonne, suivis de leurs officiers, dans deux voitures automobiles. Ils avaient auparavant fait sauter leurs munitions, en particulier un stock d'obus de D.C.A. Après leur départ, toute la population manifesta sa joie, et un drapeau français fut hissé au sommet d'un clocheton de l'église.

Cette liesse fut de courte durée quand on vit apparaître en fin d'après midi, deux voitures allemandes qui se dirigèrent vers Ruffelic. Elles y restèrent peu de temps et, repassant près de l'église, ses occupants tirèrent sur le drapeau français du clocher ; ce dernier tomba sur le sol, la hampe brisée par la rafale.

DIMANCHE 6 AOUT — Après le départ des Allemands, un groupe de résistants F.F.I. d'environ 80 hommes, sous les ordres du lieutenant Hubert Pinaton, arrivait à Plougasnou. Mais il restait encore quelques Allemands dans une redoute, à Primel. Un parlementaire, Monsieur Dulas, leur fut envoyé, les invitant à se rendre, leur faisant savoir que 150 Américains venaient d'arriver à Plougasnou et que des tanks se trouvaient déjà à Morlaix, ce qui était faux bien sûr. Les Allemands connaissaient la situation car ils étaient toujours reliés par téléphone à leur état-major. Le parlementaire fut retenu, menacé de mort et conduit à l'hôtel Poupon, à Trégastel. Hubert Pinaton, grand résistant, servi par un courage et une audace rarement égalés,

décida d'agir lui-même. Il vint demander au docteur Le Roux de l'accompagner, avec sa voiture, pour parlementer avec les troupes allemandes du blockhaus et leur demander leur reddition.

Hubert avait revêtu pour la circonstance, l'uniforme de lieutenant-médecin du docteur, dont on avait supprimé les écussons rouges. La discussion eut lieu dans une salle de l'hôtel Poupon, mais, malgré toute la persuasion d'Hubert, les Allemands refusèrent de se rendre et gagnèrent leur blockhaus. Hubert, le docteur et Monsieur Dulas, libérés, regagnèrent en voiture Plougasnou.

MARDI 8 AOUT. — Ce jour, au matin vers 6 heures, le bourg fut réveillé par des coups de fusil échangés entre les F.F.I. qui occupaient la localité depuis deux jours et une colonne allemande, laquelle prit position au lieu-dit « La Toupie », à 500 mètres du bourg, à l'embranchement des routes de Lanmeur et de Morlaix. Les F.F.I. se voyant en trop petit nombre et, surtout pour éviter le combat dans l'agglomération, sortirent se regrouper à la campagne. Après un bref engagement qui fit quelques blessés de part et d'autre, le sergent F.F.I. Héлары, de Lanmeur, un doigt coupé, se présenta au chef de la colonne, en parlementaire, pour éviter la destruction du bourg et préserver la vie de ses habitants.

Il revint, porteur des conditions suivantes : trente F.F.I. devaient être livrés aux Allemands. Les résistants s'étant dispersés, l'ennemi réclama trente otages civils. Cette condition fut répandue dans la population et, trois hommes se présentèrent comme volontaires : les docteurs Mélou et Le Roux, et un réfugié brestois, Monsieur Cornic. Ce nombre étant jugé insuffisant, l'ordre vint d'évacuer le bourg. Les deux médecins se présentèrent en tête de la population, à un barrage établi par l'ennemi qui prit une trentaine d'otages. Après avoir donné leurs soins à quelques blessés, les médecins regagnèrent le bourg, à ce moment, complètement occupé par la colonne allemande. Une seule personne sur la place : le recteur, l'abbé F. Laurent. La maison d'un des médecins fut mise à la disposition des blessés civils et militaires qui y furent soignés pendant plusieurs heures. Deux F.F.I. étaient grièvement atteints : Parc, de Plouézoch, une balle explosive dans la cuisse, et surtout Jean Flamanc, de Plougasnou, traversé de part en part par une balle. Après avoir montré la blessure à l'officier allemand qui était présent, les deux médecins lui affirmèrent que cette blessure était mortelle, ce qui évita sans doute à Jean Flamanc d'être fusillé.

L'officier allemand déclara alors être prêtre, remercia des soins donnés à ses blessés et affirma que, grâce à ces soins et aux bons traitements réservés par les F.F.I. à leurs prisonniers des jours précédents, le bourg de Plougasnou ne subirait ni dégradation, ni pillage. « Plougasnou n'avait rien à craindre » (sic). La colonne allemande se dirigea alors vers Lanmeur, les trente otages en tête. A son arrivée à Lanmeur, deux résistants armés, Jean Tanguy et Vincent Le Noan, reconnaissant leurs camarades de Plougasnou, allèrent vers eux, ignorant que derrière se cachaient les Allemands. Ils furent abattus sur place, et une plaque commémorative rappelle leur souvenir. Il est à noter que les trente otages emmenés par la colonne à son départ furent ensuite relâchés sans aucun mal.

En terminant ce récit, le docteur Le Roux, sans oublier les grands résistants que furent notamment Gil Lebeurier, Robert Tromeur, Roger Aury et bien d'autres, veut rendre un hommage spécial à Hubert Pinaton, en racontant son évvasion.

— Accompagné d'un sergent autrichien, fait prisonnier au Boulva et, toujours dans son uniforme de lieutenant, Hubert obtint d'être reçu par le lieutenant, commandant la colonne occupant le bourg, le 8 août. Il lui dit que les Américains étaient à Morlaix et qu'il était chargé de lui demander de se rendre avec ses troupes. Il essuya un refus formel et, soupçonné d'être un patriote déguisé en officier français, il fut arrêté et gardé à vue dans la cuisine du médecin, par le sergent autrichien. Prétextant un besoin naturel, Hubert demanda l'autorisation de sortir dans la cour, ce qui lui fut accordé mais, bien entendu, flanqué de son gardien. Ils sortirent donc tous deux, mais oublièrent de revenir ; l'Autrichien et son prisonnier s'étaient enfuis. Ce soldat, qui venait ainsi de sauver Hubert Pinaton, demeura à Plougasnou et fut remis aux Américains, à qui il fut demandé de lui réserver un traitement de faveur.

Après le départ des troupes allemandes de Plougasnou, deux fosses furent découvertes le 13 août et le 20 août : l'une, au Ruffelic, contenait les corps de Mademoiselle Yvonne Jégaden, son frère Yves Jégaden, son fiancé Isidore Masson et Monsieur Charles Bescond ; l'autre, dans la propriété de Pontplaincoat, contenait les cadavres de Claude Kerguiduff, Jean Scour et des deux frères Alexis et Pierre Moal, tous tués par balle et assassinés par les troupes allemandes au temps où le caporal Willy P. commandait les travaux de la région.

Les derniers jours de l'occupation à Morlaix

La libération de la ville

Les premiers symptômes de débânde des troupes allemandes de la région de Morlaix, se manifestèrent après la percée des Américains à Coutances et, l'occupation d'Avranches et de Pontaubault.

Les 1^{er} et 2 août, de nombreux convois composés de véhicules hippomobiles et automobiles, de cyclistes roulant sur des machines volées, quittèrent ou passèrent Morlaix dans la nuit, en direction de Paris.

Le jeudi 3 août, dans la soirée, les destructions commencèrent par un dépôt de matériel et de munitions à la Madeleine.

Le vendredi 4 août, les Allemands incendièrent les dépôts de Traon-ar-Velin, de la Barrière de Brest, des chantiers Cam, route de Callac, Queinnec et Guillou, voie d'accès au Port. Dans la soirée, ils firent sauter les portes du sas du bassin à flot, endommagèrent l'Usine à Gaz et l'Usine Electrique, cannonèrent le grand gazomètre. Il fallut la courageuse intervention des pompiers morlaisiens pour enrayer les incendies.

Dans la matinée, le sinistre Keller, à la tête d'un commando de parachutistes allemands, brisait tout le mobilier entreposé dans la salle de la Renaissance, place du Dossen. Ils poursuivirent leur tâche toute la journée.

Ce même jour, le 4 août, les véhicules divers qui avaient passé la veille en direction de Paris, refluaient en désordre vers Brest. Bloqués par les troupes américaines avançant en Bretagne, attaqués sur toutes les routes par les groupes de maquisards F.F.I. et F.T.P., ils paraissaient en pleine débânde.

A la prison de Créach-Joly, de trouvaient toujours 12 détenus politiques. Un arrangement est conclu entre Monsieur Le Roy, qui remplace le gardien-chef, et un des chefs de la Résistance de la région morlaisienne. A 15 heures 30, les prisonniers sont rendus à la liberté, deux par deux, pour ne pas attirer l'attention des Allemands. L'opération est parfaitement réussie.

La nuit du vendredi 4 au samedi 5 août, est marquée par un incident dramatique. Deux sapeurs pompiers, auxiliaires de la Défense Passive, Jean-François Caouissin et Jean-Marie Le Goff, regagnaient la caserne des Jacobins après avoir lutté toute la journée contre les incendies, quand ils furent soudain accueillis, à coups de mitraillettes par deux motocyclistes allemands. Les deux malheureux, frappés à mort, s'écroulèrent sur la place des Jacobins. Des voisins se portèrent courageusement à leurs secours, mais les deux Allemands qui étaient partis chercher du secours, se prétendant agressés, revinrent sur les lieux et lancèrent plusieurs grenades sur les sauveteurs, blessant Madame Guéguen et Mademoiselle Ropars.

Samedi 5 Août. — Le bruit court en ville que les Américains passent à Lannéanou et se dirigent vers Brest, par la ligne de crêtes. Les Allemands ont évacué la veille tous les bâtiments occupés par eux : la Feldgendarmerie, quai de Léon, l'Hôtel d'Europe, siège de la Soldatenheim, la Kriegsmarine, quai de Tréguier, le collège des garçons où était fixé l'état-major. Puis, on apprend que la Feldgendarmerie et Keller sont de retour à Morlaix. Il était là, en effet, annonçant que les Américains étaient encerclés et coupés de leurs bases, que les Allemands étaient toujours maîtres de la situation.

La joie, ressentie par les Morlaisiens devant le départ des occupants, avait été de courte durée, on craignait les complications du dernier moment qui auraient pu coûter cher à la ville.

La nuit du samedi 5 au dimanche 6 août fut calme, de même que la journée du dimanche.

La ville était en état de siège, couvre-feu de 20 heures le soir à 8 heures le matin.

On signalait des troupes américaines aux abords immédiats de Morlaix. Dans l'après-midi, la population était invitée à rentrer dans les maisons et à n'en pas sortir. Des avions alliés survolent Morlaix ; les Allemands font circuler des patrouilles et installent des mitrailleuses, place Emile-Souvestre. On signale que des combats ont eu lieu au Kermeur, au Fumé, au Plessis, au Cloître-Saint-Thégonnec, entre une colonne américaine et les Allemands. Cette colonne américaine, qui laisse Morlaix à sa droite, se dirige vers Brest par Plouvorn et Lesneven.

Lundi 7 Août. — Morlaix est mort ; ordre est donné aux agents de la Défense Passive de se tenir prêts. Une colonne hippomobile allemande stationne, allée du Poan-Ben, protégée contre une attaque éventuelle des « terroristes », par un cordon de troupes échelonnées, rue des Vignes.

Mardi 8 Août. — A 1 heure 30 du matin, passage d'un long convoi allemand, allant en direction de Brest. Vers 2 heures 45, de violentes explosions se font entendre ; des munitions sautent au château Weygand, à Lesquiffiou. Peu à peu, le calme revient. Vers 8 heures 30, quelques voitures allemandes, isolées, traversent encore les rues désertes. Deux motocyclistes allemands vont et viennent dans la rue de Paris. Au château Weygand, où un groupe d'Allemands s'est replié, on se prépare au bref combat que livreront à l'occupant les troupes américaines et les patriotes des F.F.I. Combat qui marquera la délivrance de Morlaix. Les habitants n'ont pas attendu l'arrivée de nos alliés pour pavoiser ; comme par enchantement, des drapeaux américains, anglais, russes, français à Croix de Lorraine, apparaissent aux fenêtres et balcons.

Vers 15 heures, quelques voitures américaines, arrivant par la Madeleine, passent, place Cornic, pour prendre ensuite la rue Villeneuve.

A 15 heures 30, le drapeau français est hissé sur la mairie, où il avait été remplacé pendant quatre longues années, par l'affreux pavillon hitlérien. Les cloches des églises sonnent à toute volée.

Pendant ce temps, on se bat sur la route de Paris, aux abords de la propriété Weygand. Déjà, vers 14 heures 30, un accrochage s'était produit entre la Résistance (groupe Le Gac) et les Allemands, à proximité de la conciergerie. L'arrivée des Américains, à la Roseraie, vers 15 heures 30, mit fin au combat. Quelques Allemands se rendirent, les autres se dispersèrent aux alentours.

Les Américains entrent en ville, par le Pouliet, et s'engagent dans la rue de Paris. Il est près de 16 heures. Guidés par des patriotes, les soldats américains défilent à pied, en colonne par un, de chaque côté de la rue ; ils sont accompagnés d'autos blindées, un groupe de la Résistance du maquis de Saint-Laurent, les suit.

Ce fut une entrée triomphale au milieu d'un véritable délire de la population qui acclame nos alliés et les patriotes français avec un enthousiasme indescriptible. Pendant que se déroulent ces manifestations, la Résistance attaque au Créou, à l'entrée du viaduc, un groupe d'Allemands qui, chassé de la propriété Weygand, avance de chaque côté de la voie ferrée.

L'ennemi bat en retraite vers la Madeleine, traverse le cimetière Saint-Charles, où les Américains interviennent et l'obligent à se rendre.

Dans la soirée du 8 et la journée du 9 août, les groupes Lebeurier - Guéguen - Piriou - Pinaton - Le Coq - Riou, réduisent les poches allemandes et ramassent les prisonniers. De violents combats ont lieu, notamment à Plouigneau, où une colonne allemande venant de Lanmeur a, dans la nuit, occupé à nouveau le bourg et pris position à tous les carrefours avec des

canons antichars et des mitrailleuses lourdes. Il fallut faire appel aux blindés et à l'aviation américaine pour réduire cette unité qui coupait la route nationale.

Episode tragique de cette journée : le massacre, devant la mairie de Plouigneau, de nos camarades François Le Coz, de Botsorhel ;

Jean Ropars, de Plourin ;

Albert Perrot, de Scrignac ;

Joseph Jourden, du Conquet, opérateur - radio
F. F. L., débarqué à Beg-an-Fry, fin juin ;

et d'un cinquième civil, non identifié.

Le soir du 9 août, toutes les sections du maquis de Saint-Laurent engagées depuis quinze jours contre l'occupant, se sont regroupées à Saint-Laurent.

Le jeudi 10 août, dans la soirée, le maquis fait son entrée officielle à Morlaix.

Les patriotes F.F.I. ont à leur tête le docteur Le Janne, commandant régional des F.F.I. et, leur jeune chef, Gildas Lebeurier.

Ces braves, dont les magnifiques exploits ont hâté la libération de Morlaix, sont longuement acclamés par la population accourue sur leur passage.

HÔTEL DE FRANCE

PLOUGASNOU - Tél. 67.30.15

Restaurant

OUVERT TOUTE L'ANNÉE — A proximité de la plage — Confort
Grand Jardin — Exposition agréable - La mer - La campagne

— GARAGE — CHAUFFAGE CENTRAL —

Pour un bronzage naturel ultra-rapide

bergasol

Produits solaires haute protection à l'essence de bergamote stabilisée

Demandez BERGASOL à votre pharmacien

(Bergasol existe en huile, crème ou lait hydratant)

F. F. I.

Le Chef Départemental

Le 7 Juin 1944

ORDRE N° 4 du Colonel POUSSIN

A la suite du débarquement Alliés, et pour compléter les mesures prises par mon ordre n° 3, il importe que prennent immédiatement le maquis : (1)

- 1° Tous les Groupes d'action directe.
- 2° Les Chefs de Section et de Groupe des F. F. I. qui peuvent, sans trop attirer l'attention, quitter leurs obligations professionnelles.
- 3° Tous ceux qui ont été inquiétés ou qui se sentent visés par la Gestapo.

Les Chefs, passés au maquis, se tiendront en liaison constante avec leurs hommes de façon à avertir ceux-ci, en temps utile pour occuper leur poste de combat.

Le Chef Départemental,
POUSSIN

(1) Par prise du maquis, j'entends, non pas se retirer à 10 kms de son domicile mais se libérer de toute attache professionnelle ou familiale, en d'autres termes, quitter domicile ou emploi.

Établissements Alain CAM & C^{ie}

" Spécialiste des Grands Vins "

25, Rue de Paris

MORLAIX

*Le Comité remercie bien sincèrement les
Donateurs et les Annonceurs qui lui ont
permis de réaliser cette brochure et d'élever
à Saint-Laurent en Plouégat-Guerrand le
Monument du Souvenir qui perpétuera les
combats et les sacrifices consentis par les
Maquisards et Résistants pour aider les
Alliés à la Libération de notre sol.*

Centres LECLERC

TEXTILES

27, Rue du Mur

CONFECTIONS

HOMMES

36, Rue du Mur

ALIMENTAIRES

24, Rue de Brest

34, Rue de Paris

juin 1973

Paul GÉZAS

Société Morlaisienne
des **Meubles**



5, Rue Gambetta
et Centre Commercial - St Martin

MORLAIX

Téléphone : (98) 88.10.08